

TEXTE D'ANALYSE
N°20/2025

MARIANELA GALLEGOS CANTINCUS

PUBLICATION SUR LE SITE WEB
:
AUTOMNE 2025

PUBLIÉ DANS LE N°132 DE
CHRONIQUE FÉMINISTE

AUTRICE :
MARIANELA GALLEGOS
CANTINCUS
Animatrice en Éducation permanente
à PAC Mons-Borinage

**AUTOHISTORIA-TEORIA : ECRIRE DEPUIS
LA BELGIQUE ET ABYA YALA, ENTRE
COLONIALITE DU GENRE ET RESISTANCES
DECOLONIALES**

Comment travailler au croisement de la question du genre et de la colonialité ? De quelle manière intégrer dans sa recherche et sa pratique militante des parcours et des récits personnels qui entrent en résonance avec ses sujets ? Cette analyse explore ce rapport au travail et à l'écriture en mobilisant une tradition critique importante, mais souvent invisibilisée, pour repenser l'Éducation permanente dans un nouveau cadre.

Ce travail est ancré dans les héritages noirs et indigènes Awa¹ de son autrice ainsi que dans son expérience migratoire en Belgique, où elle est engagée dans l'Éducation permanente. À travers la méthode de l'*autohistoria-teoría*², il interroge la persistance du fait colonial et la colonialité du genre³. En s'appuyant sur les récits des femmes Awa et afrodescendantes d'Équateur, il montre comment ces voix résonnent avec les pratiques critiques et les luttes menées en Europe. Cette analyse souligne l'importance de faire dialoguer savoirs académiques, expériences situées et pédagogies de transformation afin de nourrir des convergences de luttes féministes et décoloniales.

Introduction : le lieu d'où on parle

L'autrice de ses lignes parle depuis un corps et une terre marquée par les cicatrices de la colonisation. Née en Équateur, elle porte dans sa chair les héritages noirs et indigènes Awa, et c'est depuis la Belgique qu'elle avance aussi comme migrante, mère, militante et chercheuse.

« Mon identité Awa et Afro-descendante me pesait, me semblait un fardeau de pauvreté et de malchance. Je pensais que notre misère était le fruit cruel du destin, une malédiction attachée à notre couleur de peau et à nos ancêtres. C'est en Belgique, loin de mes racines, que mon éveil a commencé. Ici, les écrits des féministes d'Abya Yala ont ouvert mes yeux sur les réalités de la colonialité ; ces chaînes invisibles, mais omniprésentes qui lient encore nos esprits et nos corps. J'ai découvert que le poids que je portais n'était pas seulement celui de la pauvreté, mais aussi celui de siècles d'oppression et de marginalisation⁴ ». Le lieu d'énonciation de cette réflexion se situe dans un va-et-vient entre Abya Yala [ce nom, adopté par de nombreux peuples autochtones du continent, constitue un acte politique et épistémique ; il refuse l'appellation d'« Amérique latine », héritage direct de la colonisation et des logiques eurocentrées de nomination] « Terre en pleine maturité » selon le peuple Kuna et la Belgique. Ce déplacement entre territoires symbolise un entre-deux, nommé Métisphère : un espace de croisement des mondes où les fractures héritées du colonial deviennent à la fois sources de résistance, de savoir et de création. Ainsi, dire Abya Yala n'est pas un simple choix lexical : c'est une manière de restituer une souveraineté symbolique et historique aux peuples qui ont été réduits au silence par la colonisation, et de réinscrire la pensée décoloniale dans une géopolitique du savoir située, ancrée dans la pluralité des mondes.

L'autrice écrit depuis ce lieu en Belgique, dans son rôle d'animatrice en Éducation permanente, au plus près des gens, en action dans les quartiers, engagée dans les luttes antiracistes et les mobilisations féministes. Mais ce secteur, essentiel pour faire circuler les savoirs et nourrir l'esprit critique, est lui-même fragilisé par les restrictions budgétaires et la montée des extrémismes. Cette fragilisation s'inscrit dans une réalité plus vaste : celle des politiques migratoires européennes et en Abya Yala ; centres fermés, expulsions, discriminations et du racisme structurel documenté par le rapport des Nations Unies⁵ en Belgique, qui rappellent que certaines vies continuent d'être considérées et racontées comme moins dignes que d'autres. Cette hiérarchisation des vies illustre ce que Nelson Maldonado Torres appelle la « colonialité de l'être »⁶ : la négation même de l'humanité de certaines populations, héritée de la colonisation et encore active aujourd'hui⁷.

La colonialité : un héritage persistant

Pour Aníbal Quijano⁸, la colonialité du pouvoir a classé les populations selon la race, le sexe et le travail, organisant ainsi une domination durable qui structure encore nos sociétés. « *Dans un premier effort de définition du concept, le sociologue péruvien affirme que c'est avec la conquête des sociétés et des cultures de l'Amérique que commence la formation d'un ordre mondial qui atteint son point culminant, cinq cents ans plus tard, sous la forme d'un pouvoir global qui articule l'ensemble de la planète* »⁹.

La colonisation en Abya Yala a instauré des hiérarchies raciales et genrées qui ont relégué les femmes indigènes et afro-descendantes à la marge : exploitées comme force de travail, sexualisées et privées de droits. Comme le souligne María Lugones, l'ordre colonial a assigné les femmes blanches à une position de fragilité et de dépendance, tout en refusant cette catégorie même aux femmes racisées, réduites à des corps de travail, sexuels ou reproductifs, jamais considérées comme dignes de protection. Cet héritage a façonné non seulement les rapports sociaux en Abya Yala, mais aussi les féminismes du Nord, souvent centrés sur l'expérience des femmes blanches. Les récits dominants ont ainsi invisibilisé les femmes racisées, migrantes et subalternes. L'essentialisme, en postulant une condition féminine universelle, efface la diversité des vécus : pour beaucoup de femmes racisées, le problème n'a pas seulement été l'enfermement domestique, mais la surexposition à l'exploitation, aux violences et à la déshumanisation.

Pendant que les femmes blanches revendiquaient une place hors de la maison, leur « fragilité » reposait souvent sur le travail des femmes racisées, réduites à une main-d'œuvre bon marché. Aujourd'hui encore, si beaucoup accèdent aux carrières et à l'espace public, c'est parce que d'autres, en grande majorité des migrantes, assument dans l'ombre le travail invisible : nettoyer, soigner, s'occuper des plus vulnérables. En Abya Yala, cette colonialité du genre se traduit par la pauvreté structurelle, la violence institutionnelle et les stéréotypes. En Europe, elle se rejoue dans le racisme structurel qui marque l'emploi, le logement, l'éducation, la santé, etc., des femmes noires et migrantes et dans l'invisibilisation de leurs luttes. La colonialité du genre apparaît ainsi comme une matrice reliant passés coloniaux et inégalités contemporaines, de l'Abya Yala à l'Europe.

L'autohistoria-teoría : écrire pour se réapproprier

Face à cet héritage colonial et genré, l'*autohistoria-teoría*, concept amené par Anzaldúa, est un outil de résistance et de création. Issue d'une trajectoire marquée par la douleur et la lutte, femme chicana, lesbienne, migrante, confrontée au racisme, au sexisme et à l'homophobie, Anzaldúa écrit depuis la *frontera*, cet espace-frontière entre le Mexique et les États-Unis qui incarne à la fois la blessure coloniale et la possibilité de nouveaux métissages. Sa pensée relie intimement expérience de marginalisation et concepts théoriques. Pour elle, écrire depuis l'*autohistoria* signifie transformer la souffrance, l'exil et l'exclusion en force poétique et politique, en ouvrant un espace où les voix subalternes deviennent visibles et audibles, « plaçant l'expérience comme une source de connaissance légitime et fondamentale¹⁰ ». Cette démarche refuse la séparation entre vie et pensée, entre corps et théorie. Elle affirme que l'expérience située est une source de savoir capable d'interroger les structures de pouvoir et de proposer d'autres horizons. Dans le propre parcours de l'autrice, cela signifie que ses héritages noirs et indigènes Awa, ses expériences de migration et son travail en Éducation permanente ne sont pas de simples anecdotes personnelles, mais des points d'ancrage théoriques.

Dans ce sens, l'*autohistoria-teoría* résonne avec d'autres parcours de femmes d'Abya Yala qui ont transformé leurs vécus en luttes collectives. Cacungo¹¹ (1881-1971), issue d'une famille paysanne indigène, fut une pionnière dans la lutte pour la terre et la dignité : analphabète, elle créa les premières écoles bilingues en kichwa et espagnol et dénonça le système violent des haciendas. Tránsito Amaguaña¹² (1909-2009), sa disciple, poursuivit cette voie en devenant une figure du syndicalisme indigène et des marches pour la justice sociale, incarnant la ténacité des femmes quichua dans un contexte de répression politique. Dans le champ littéraire, Chiriboga Guerrero (1935-) a déplacé les frontières de la culture nationale en faisant de la littérature un espace où les voix afro-équatoriennes, en particulier celles des femmes noires, occupent le centre : comme le rappelle Carbajal¹³ (2020), elle fait du « palenque », espace communautaire hérité des esclaves marrons, un lieu symbolique de résistance et de réinvention. Enfin, Casanova¹⁴, femme Awa et dirigeante communautaire, lutte aujourd'hui pour la défense du territoire, contre l'exploitation

minière et pour l'éducation bilingue, en intégrant la perspective des femmes au sein d'un espace politique longtemps dominé par les hommes.

Ces voix des femmes équatoriennes illustrent que l'*autohistoria* ne se limite pas à un récit individuel : elle devient mémoire collective, force de transmission et outil de résistance face à la colonialité. Mettre en avant ces parcours, c'est inscrire nos luttes dans une continuité historique et montrer que les marges ont toujours été des lieux de création et de transformation.

La Métisphère : un espace de résistance

La notion de Métisphère est née de cette démarche : un espace où les savoirs se croisent et se confrontent, où les tensions identitaires ne sont pas effacées, mais rendues visibles. Le terme Métisphère fusionne métissage et sphère, apportant chacun une dimension cruciale à la compréhension de mon vécu. Le métissage, tel qu'il a souvent été conçu en Europe et en « Amérique latine », a longtemps été pensé comme un chemin vers la blancheur, un idéal « d'harmonie » qui efface les différences et valorise les peaux plus claires au détriment des héritages noirs et indigènes. Ce processus, qu'on nomme « colorisme¹⁵ », hiérarchise les corps et continue à peser sur les subjectivités racisées : le métis·se n'est reconnu·e qu'à condition de s'éloigner de la noirceur et de l'indigénéité. Choisir le mot métissage dans la Métisphère a donc été un geste volontaire : décoloniser ce terme, le sortir de sa fonction de blanchiment pour le réinvestir comme espace critique et créatif. En le fusionnant avec sphère, j'ai voulu ouvrir un espace collectif et mouvant, où les mémoires se rencontrent et où les différences deviennent force plutôt que stigmat.

Cette démarche rejoint les pratiques de l'Éducation permanente : comme dans un atelier d'écriture ou de slam, il s'agit de déconstruire les mots qui ont servi à stigmatiser pour en faire des lieux de résistance. Revendiquer le mot métissage revient ici à un processus proche de la réappropriation du mot noir ou indigène. Ce terme, chargé d'une histoire de souffrance et de classification raciale, est aussi devenu le signe d'une mémoire vivante, d'une fierté et d'une lutte. L'effacer reviendrait à effacer tout ce qui se cache derrière lui. La Métisphère désigne l'imbrication de savoirs et de vécus qui cherche à mener une critique réflexive de la colonialité, tout en reconnaissant que nous

ne visons pas une pureté illusoire : cinq siècles après 1492, nos identités se sont construites dans un entrelacement constant entre colonialité et mondialisation. Plutôt que de nier cette complexité, il s'agit de l'affronter, pour en faire un terrain de résistance et de création.

Conclusion : pour une Éducation permanente décoloniale

Ce travail a montré comment l'*autohistoria-teoría* peut devenir un outil pour relier l'expérience intime à la critique politique et transformer les récits invisibilisés en savoirs légitimes. S'ancrer dans les héritages d'Abya Yala tout en écrivant depuis la Belgique ouvre un espace où se croisent mémoire et résistance, corps et théorie, luttes d'hier et combats d'aujourd'hui. L'Éducation permanente et la pensée décoloniale, gardent une force précieuse : celle de créer des lieux où circulent les savoirs situés, où l'esprit critique s'exerce collectivement, et où les marges deviennent des centres de réflexion et d'action. Mais cette démarche oblige à une vigilance constante : ne pas figer la pensée décoloniale en dogme, ni reproduire les hiérarchies que nous cherchons à déconstruire, car toute démarche émancipatrice risque d'invisibiliser certaines voix si elle ne se pense pas dans le pluralisme et la complexité.

La Métisphère incarne cet horizon : un espace mouvant où les vécus s'entrelacent et se transforment, et où la complexité des identités est assumée. Relier la pensée décoloniale des voix des femmes d'Abya Yala aux luttes menées ici, en Europe, rappelle que la colonialité n'a pas de frontières ; mais que les résistances non plus. La Métisphère est une graine : elle germe dans les failles, les fêlures et les marges, et porte un message collectif ; d'autres mondes sont possibles, et ils ont toujours été là, tandis que d'autres sont en train de naître.

Notes

¹ Les Awa sont un peuple indigène vivant entre l'Équateur et la Colombie. Voir la définition de la : Confederación de Nacionalidades Indígenas del Ecuador : <https://conae.org/2014/07/19/awa/>.

² Le concept d'autohistoria-teoría a été élaboré par Gloria Anzaldúa, écrivaine et penseuse chicana (terme qui désigne les personnes d'origine mexicaine aux États-Unis ; un terme d'abord péjoratif, réapproprié dès les années 1960 comme identité politique et féministe). Il désigne une forme d'écriture et de connaissance où l'expérience personnelle devient un outil de réflexion critique et politique. L'autohistoria relie le vécu individuel, la mémoire collective et la théorie. Elle permet de raconter son histoire tout en analysant les structures de pouvoir (colonialisme, racisme, patriarcat, hétérosexisme...) qui façonnent les subjectivités. C'est une écriture située, incarnée et réparatrice, où raconter sa propre histoire devient un acte de résistance et de transformation, une manière de guérir les blessures coloniales et de produire du savoir à partir des marges. Voir : G. Anzaldúa, *Borderlands/La Frontera: The New Mestiza*, Aunt Lute Books, 1987. *Terres Frontalières – La Frontera* a également été édité en français, dans une traduction de Nino S. Dufour et Alejandra Soto Chacón, par Cambourakis en 2022.

³ La colonialité du genre, c'est l'idée que notre façon de penser le féminin et le masculin n'est pas naturelle ni universelle. Elle vient d'un système hérité de la colonisation, qui a imposé une certaine vision du monde ; un monde divisé en races, en classes et aussi en genres, avec des hiérarchies où les hommes, blancs, occidentaux occupent le haut de l'échelle. Voir : M. Lugones, « La colonialité du genre », *Les cahiers du CEDREF*, n°23, 2019.

⁴ M. Gallegos Cantincus, *Réflexions décoloniales : Autohistoria-teoría. Regards croisés entre la Belgique et Abya Yala*, Université catholique de Louvain, 2024.

⁵ Voir : « Belgium: Independent UN body finds systemic racism against Africans and people of African descent », Office des nations unies des droits de l'homme (OHCHR), juin 2025, disponible ici : <https://www.ohchr.org/fr/press-releases/2025/06/belgium-independent-un-body-finds-systemic-racism-against-africans-and>.

⁶ N. Aldonado-Torres, « On the Coloniality of Being », *Cultural Studies*, vol. 21, n° 2-3, 2007, p. 240-270.

⁷ « En effet, si l'on observe les grandes lignes de l'exploitation et de la domination sociale à l'échelle mondiale, les lignes matricielles du pouvoir mondial actuel, la répartition des ressources et du travail au sein de la population mondiale, il est impossible de ne pas voir que la grande majorité des exploités, des dominés, des discriminés sont exactement les membres des « races », des « ethnies », ou des « nations » qui, depuis la conquête de l'Amérique et tout au long du processus de formation de ce pouvoir mondial, avaient permis de catégoriser les populations colonisées. Ce processus a impliqué la concentration brutale des ressources mondiales, sous le contrôle et pour le bénéfice de l'étroite minorité européenne de l'espèce et en particulier de sa classe dominante. Bien que par moments tempéré sous l'effet de la révolte des dominées, cet accaparement n'a depuis lors jamais cessé » Voir : L. Quiroz et P. Colin, *Pensées décoloniales : Une introduction aux théories critiques d'Amérique latine*, La Découverte, 2023, p. 139-140. Idem pour la citation suivante, p. 139.

⁸ A. Quijano, « Colonialité du pouvoir et eurocentrisme en Amérique latine », *Sociologie internationale*, vol. 15, n° 2, 2000, p. 215-232.

⁹ L. Quiroz et P. Colin, *Pensées décoloniales : Une introduction aux théories critiques d'Amérique latine*, La Découverte, 2023, p. 139.

¹⁰ L. Quiroz, « Décoloniser le savoir : le concept de autohistoria-teoría de Gloria E. Anzaldúa », *Gloria E. Anzaldúa : Traduire les frontières*, colloque, mai 2019, p. 1, disponible ici : <https://www.academia.edu/88790012>.

¹¹ E. Herrera et M. Sarango, « Reseña del libro de Raquel Rodas, (2007). Dolores Cacungo: pionera en la lucha por los derechos indígenas », Comisión Nacional Permanente de Conmemoraciones Cívicas, 2007.

¹² N. Fourtané, « Tránsito Amaguaña Alba (1909-2009), figura emblemática de la identidad india de Ecuador », dans M.-E. Franceschini-Toussaint, S. Hanicot-Bourdier et M. Torremocha Hernandez (dirs.), *Mujer e identidad en tierras hispanohablantes : historia y civilización*, Éditions de l'Université de Lorraine, 2023, p. 205-227.

¹³ S. E. Carbajal, « Luz Argentina Chiriboga, la escritora afro de la literatura ecuatoriana: el Palenque, lugar para la resistencia », *Textos y Contextos*, vol. 1, n° 20, 2020, p. 107-116, disponible en ligne : <https://www.researchgate.net/publication/341588789>.

¹⁴ « Mariela Casanova: 'Las mujeres indígenas podemos aportar soluciones para el cambio climático' », ONU Mujeres (ONU Women), septembre 2021.

¹⁵ A. Devulsky, *Le colorisme : Métissage, nuances de couleur de peau & discriminations*, Éditions Anacaona, 2023.